

Y'a pas que Mathias

(ou : deux jours dans une école réputée difficile)

Malheureusement, dans la classe, cette année, y'a pas que Mathias. (*)

Il y a aussi Théo. Et si je parle d'abord de Mathias, c'est pour éviter de parler de Théo. Parce que Théo, c'est c'est... Si je n'en parle pas, c'est comme s'il n'existait pas. C'est comme si je n'avais pas à exhiber la gêne, la culpabilité qui nous saisit tous tôt au tard devant l'impuissance, la honte de se sentir incompétente, ce terrifiant sentiment d'être, abandonnée par les dieux de la patience, de l'empathie et de la pédagogie et réunis.

S'imaginer un ouragan. C'est-à-dire un tout petit même, pas plus haut que trois pommes malgré ses 10 ans, si petit qu'on pourrait penser qu'en voilà un qui s'est trompé de cour d'école. Mais non, Théo atteint de nanisme précoce et non expliqué médicalement mais peut-être que ça l'est davantage psy... heu... Comment vous dites encore ? Moi ? Mais rien, j'ai rien dit, sauf que le même est tout ce qu'il y a de plus normal d'après les analyses mais qu'il semblerait qu'il n'ait pas envie de grandir (Vous avez lu «*Le tambour*» de G. Grass ?), bref, Théo a la taille d'un enfant de cinq ans. Il est au CM 1.

Dans la classe, à part Mathias qui le jalouse mais qui ne lui arrive pas à la cheville sur le terrain du remplissage d'espace physique et sonore, on ne repère, ne voit n'entend que lui. Je renonce à le décrire. C'est pour moi du jamais vu, les mots n'ont pas été encore inventés qui pourraient tenter d'approcher timidement la boule d'agitation, d'angoisse, de nervosité, d'agressivité, d'aplomb et sans doute de souffrance qu'est ce tout petit bonhomme. Savoir que son père s'est pendu lorsqu'il avait cinq ans aide à comprendre. Mais comme pour Mathias, ça n'aide pas définitivement à tout supporter.

Des faits !

En voilà. Lundi matin, 28 janvier, 8 heures 18. Un calme étrange et insolite Je réalise tout à coup : IL est absent ! Bonheur ! Bonheur, luxe, calme et volupté. Bonheur ! Pardon, mes maîtres, Saint Freinet, Saint Fernand, mais voici que tout redevient normal, des enfants qui lisent leur production au choix-de-textes dans une écoute véritable, semblable à celle que j'ai toujours connue à ce moment-là, des enfants qui parlent au quoi-de-neuf ? sans être interrompus mille fois par un « gêneur » sorti depuis belle lurette du groupe de parole, des enfants qui s'activent sur leur plan de travail, se lèvent, vont chercher des fiches sans encourir le risque de ramasser au passage un coup de pied, une giflle ou une grossièreté, des enfants qui s'entraident, s'épaulent, s'interrogent mutuellement dans une atmosphère dépourvue des ions électriques habituels depuis la rentrée... Bonheur !

Aussi, lorsqu'à midi, j'apprends par le répondeur que sa mère ne l'a pas envoyé en classe parce «qu'il ne voulait pas venir», une fois n'est pas coutume, je ne bondis pas pour la rappeler et lui signaler qu'on ne se laisse pas manipuler par un gamin de 9 ans, que l'école est obligatoire, et bla-bla-bla. Pour une fois, le petit couplet moralisateur, je l'avalerai avec une cuillerée de délicieuse mauvaise conscience pour le faire passer et je serrerai les pouces pour qu'il continue son caprice l'après-midi.

Perdu ! Il est là.

Il m'explique qu'il ne voulait pas venir parce que Jonathan a juré que son père et lui «auraient sa peau» à la sortie.

(Parenthèses, pour dire comme on s'amuse bien dans cette école : Ce même lundi matin, le père de Jonathan, blouson de cuir sur marcel, boucle d'oreille et voix menaçante, m'interpelle violemment dans la cour sur la situation de son fils. Ce dernier, en effet, se voit privé de récréation par l'équipe des maîtresses jusqu'aux vacances pour avoir inondé le rez-de-chaussée de l'école sur cinq centimètres, en ouvrant à fond tous les robinets des lavabos des toilettes. Le temps que nous nous apercevions, il n'y avait plus qu'à retrousser le bas de nos bleus de travail pour limiter les dégâts après avoir entr'aperçu le galopin qui galopait vers la sortie. C'est la deuxième fois qu'il s'autorise cette fantaisie qui nous a coûté des heures d'écopage. Mais le père de Jonathan et moi ne sommes pas d'accord sur les procédés éducatifs et je m'entends dire que cette école «c'est le Struthof !» et que maintenant Jonathan a peur de moi. «Tant mieux, peut-être qu'alors il

cessera de martyriser ses camarades». Ah oui ! parce que Jonathan, aussi... fin de la parenthèse)

Revenons donc à Théo à qui je dis : «Bon, à quatre heures, je vais t'accompagner à la sortie, mais c'est donnant donnant (d'accord, d'accord, le procédé n'est pas vraiment défendable)». Il comprend très bien, m'assure qu'il fera son possible et, je n'y croyais pas mais ça marche ! Il ira même jusqu'à faire toute une fiche de multiplications à trois chiffres (au multiplicateur, s'il vous plaît), lui qui jusqu'à présent, s'était contenté de gribouiller ses cahiers. Dans les faits, mon petit chantage n'a probablement que peu d'incidence sur les événements car aujourd'hui, il se passe quelque-chose d'exceptionnel qui a changé la donne de manière incontestable : la gastro-entérite a clairsemé les rangs de la classe, 21 élèves au lieu de 29, le rêve ! Et pour moi la possibilité enfin de m'occuper réellement des enfants en difficulté de tous ordres, dont lui. (Le scandale, disait Oury, c'est qu'il n'y en ait pas, et en l'occurrence que ce ne soit pas scandaleux, tant on y est accoutumé, qu'on enferme dans une salle de classe 29 élèves de quartiers difficiles non reconnus comme zep pour les raisons que l'on sait, avec une maîtresse qui fait ce qu'elle peut, c'est-à-dire pas grand chose, quelles que soient sa compétence et son ancienneté. Et une journée comme celle-ci, avec les mêmes élèves moins un tiers, me confirme une fois de plus dans cette certitude.)

D'ailleurs, Théo n'est pas le seul à profiter de la situation : Mathias, pas en reste, en fera tout autant et même, du jamais vu, il tente d'expliquer le fonctionnement de ces multiplications à Isabelle et Anthony et y parvient !

Quel homme politique, s'appuyant sur des études sorties de son chapeau d'illusionniste, nous affirmait récemment que la taille des effectifs de nos classes n'avait que peu, voire pas d'incidence sur la qualité du travail des élèves ?

Mardi 29 janvier.

Aucune journée ne ressemble à l'autre. La mère de Jonathan l'inondeur vient demander que nous levions la punition car le gamin ne veut plus venir à l'école. Nous ne cédon pas et exigeons de la mère qu'elle l'envoie l'après-midi même. Il revient. Pendant la récréation, il frappe au bureau et me dit qu'il a bien compris pourquoi il ne faut pas noyer l'école et qu'il ne le fera plus. Je le félicite de sa décision mais maintiens la sanction et lui explique pourquoi. Il acquiesce et dit que son père est d'accord (?!).

Mais aujourd'hui, c'est bien la seule chose positive à noter. Peut-être parce que c'était « donnant donnant » et que Théo a donné, mais plus sûrement parce que le contingent des victimes de la gastro est revenu guéri et que, «noyé» lui aussi dans une classe surchargée, Théo a oublié ses résolutions et le voilà, égal à lui même, insupportable. Après une journée pendant laquelle nous tentons de canaliser ses écarts afin de permettre aux autres de travailler un peu, il passe le Conseil entre une stagiaire et moi, pliant et dépliant le bras droit devant lui, en un geste d'automate, saccadé, mécanique, remplissant environ un mètre cube d'espace, comme s'il assenait des coups de poings à une victime imaginaire, et ce pendant les trois quarts d'heure que va durer la séance ! («J'ai une crampe, maîtresse, ça me détend.» !) Au téléphone, la mère me déclare le soir même qu'elle n'arrive plus à le contenir, qu'il l'injurie de la pire manière, la frappe et qu'actuellement, il va dormir chez sa soeur parce qu'elle n'en peut plus. Je pense à la modulatrice qui pleure d'impuissance et d'humiliation lorsqu'elle sort de la classe les deux jours qu'elle y passe dans la semaine... Je songe à l'éducatrice qui me disait récemment qu'en vingt-cinq ans de carrière, elle n'a jamais rencontré un gamin comme ça et qu'après avoir pris note par écrit des injures dont il couvre sa mère, elle tente d'ouvrir un dossier pour qu'il soit placé en internat et qu'ainsi il soit séparé d'elle.

La plupart du temps, moi-aussi je sors de la classe désespérée.

Mais ça suffit pour aujourd'hui. (A suivre)

Martine BONCOURT, mars 2002

(*) Lire «Il était une fois Mathias» à la page 4 dans le numéro 334-335

